Livraison 1ère. 3e SÉRIE. Tome 3.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

A nos abonnés.
Procès-Verbaux.
Le Canada. — Dr. G. Devron.
Ancienne Louisiane.
— Mathieu Seutter.
Camma, récit historique.
—M. Gustave Daussin.
Gorilla affinis hominis ?
—Dr. J. Dell' Orto.
Albert Dufont. — Nouvelle louisianaise *(Suite.)*—M. Jno. L. Peytavin.
Correspondance. — M. F. Tujague.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 3246.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **M. H. BILLARD,** coin Chartres et Bienville,

NOUVELLE-ORLÉANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.
1887.

Nouvelle-Orléans, 1er Janvier 1887.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

À NOS ABONNÉS.

L'Athénée louisianais entre aujourd'hui dans la douzième année de son existence, et nous avons lieu de croire qu'il l'accomplira comme celles qui l'ont précédée. Le dévoûment de ses membres à l'idée qui en amena la fondation, reste le même; la partie éclairée du public applaudit à leur persévérance, et encourage leurs efforts.

Dans le laps de temps qui s'est écoulé depuis les cinq années qui précédèrent l'établissement de notre Société et celles qui se sont succédé après, le monde a vu se ma-

nifester un fait qui n'a étonné que ceux qui ne connaissent pas le ressort de la race gauloise: en ce petit nombre d'années, la France est remontée du fond de l'abîme où l'avaient précipitée les désastres de 1870; aujourd'hui elle a repris sa place parmi les grandes nations, et la langue française rayonne au loin comme autrefois. On comprend que les Allemands, dans l'ivresse de leur victoire, aient vu la France déjà absorbée par eux et leur langue substituée partout à la sienne. Même un esprit supérieur comme Strauss, le célèbre auteur de la *Vie de Jésus*, a pu se laisser aller à cette orgueilleusc vision. En attendant, on pourrait se demander avec Littré ce qu'il eût dit, s'il avait été encore vivant, en apprenant qu'au dîner de Milan, où prirent place l'empereur d'Allemagne et le roi d'Italie, tout le monde a parlé français.

A son tour M. le Dr. Rommel dans un livre qui a pour titre "*Au pays de la revanche*," publié récemment, affirme imperturbablement que le cours des choses, autrement dit la fatalité, est que la nationalité française soit absorbée par la race germanique. Néanmoins, il ne lui paraît pas impossible que dans la guerre qui éclatera tôt ou tard entre l'Allemagne et la France, la victoire reste à celle-ci; or, une absorption qui débute par une défaite, se donne elle-même un premier démenti.

Malgré le dire de l'illustre Strauss, et celui du Dr. Rommel, nous croyons que de longs jours sont réservés à la France; et nous qui parlons ici la langue de cette noble nation, nous nous en servirons toujours pour déplorer ces guerres de conquête qui laissent forcément une pierre d'attente pour d'autres guerres. Puisque nous avons nommé Strauss, remarquons que dans son dernier ouvrage "*Ma confession*" il est conduit à reconnaître, que, "dans la lutte entre la force et le droit le dernier mot reste toujours à celui-ci." L'aveu est précieux à recueillir, venant

d'un pays dont le gouvernement a pour devise : " La force prime le droit."

Nos remercîments à nos abonnés ; leur aide a efficacement contribué aux services que l'Athéné a pu rendre à la cause de la langue française en Louisiane, et à celle des lettres, des sciences et des arts ; espérant qu'ils voudront bien nous continuer leurs sympathies, nous saluons avec confiance la nouvelle année qui s'ouvre devant nous.

LE SECRETAIRE PERPETUEL.

Séance du 22 Octobre 1886.

PRESIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures M. le Président ouvre la séance.

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion du 24 septembre.

M. le Dr. Dell'Orto lit la traduction faite par lui d'un article inséré dans le journal de l'Exposition italienne de 1884, à Turin, sous ce titre : " Gorilla affinis hominis ? " *le Gorille est-il parent de l'Homme ?* A cette question l'auteur de l'article, M. Michele Lessona, fait une réponse savante et humoristique, et arrive à une amusante conclusion où il établit que le gorille est sur un point capital, dans ses rapports avec son semblable, supérieur à l'homme.

M. le Dr. Devron, invité par M. le Président à parler de sa récente excursion au Canada, se lève et dit :

LE CANADA.

En arrivant à Toronto, je me trouvai dans une ville véritablement américaine par le style et la langue. Le français y est parlé par un petit nombre de personnes. Les allures de la population sont les mêmes que celles

de nos Américains du nord. On y rencontre ça et là quelques Anglais pur sang, que l'on reconnaît tout de suite à leur cachet national. L'ancienne ville fut détruite par les Américains, pendant la guerre de 1812 et 13. Quelques mois après, les Anglais se vengeaient en détruisant les édifices publics de Washington. La ville actuelle est toute moderne, sa population est de 125,000 âmes. Les édifices consacrés à l'enseignement, donnent une haute idée à l'étranger des soins que le Canada prend pour l'éducation et l'instruction des enfants. La ville possède une belle bibliothèque, un musée bien garni. Rien ne manque aux élèves pour étendre le champ de leurs connaissances; des microscopes mis à leur disposition, les initient aux formes et aux mouvements du monde des infiniment petits.

On m'invita gracieusement à une réunion convoquée pour traiter de questions hygiéniques. La salle étant déjà entièrement remplie par les auditeurs, on me fit asseoir près du Bureau. Le colonel Waring, qui devait parler sur les égouts, sujet aussi difficile qu'important, vous le savez, ne put assister à la réunion. En son absence, il y avait au programme de la solennité une lacune à combler. Le Président de l'Université me pria de vouloir bien m'en charger. Je m'excusai, en disant qu'il s'agissait d'une question essentiellement pratique, et qui, pour être abordée utilement, avait besoin qu'on s'y préparât à tête reposée. On me répondit qu'il s'agissait simplement de remplir un vide, et que je pouvais le faire en parlant de ce qui me plairait. Une inspiration me vint, je la suivis.—Mesdames et Messieurs, dis-je en m'adressant à l'audience, beaucoup parmi vous ont certainement entendu parler du Créole de la Louisiane; vous êtes curieux sans doute de voir un specimen de cette race parlant un anglais comme on n'en a jamais

entendu en dehors des frontières de la Louisiane, race ignorante et grotesque dont le portrait, peint par M. George Cable, a fait la fortune de ses livres et de ses conférences. Eh bien ! je vais vous contenter, je vais vous montrer un échantillon de cette caste infortunée ; je l'ai choisi ni tout à fait en haut de l'échelle sociale à laquelle il appartient, ni tout à fait en bas, mais dans la masse ; enfin, c'est un *average sample* que je vais vous offrir. Mesdames et Messieurs, regardez-moi bien, je vous prie ; je vous garantis l'authenticité du specimen ; car, ce specimen, c'est moi, moi-même, à qui vous faites l'honneur d'accorder votre attention. Reconnaissez-vous, en ma personne, le Créole de M. Cable ? l'anglais que je vous parle, vous paraît-il acceptable ? Vous avez sur nous, Louisianais, des avantages que je me plais à constater, quand ce ne serait que votre admirable approvisionnement d'eau pure ; mais, dans l'ordre moral, nous jouissons de biens que l'on ne rencontre pas partout, par exemple la tolérance religieuse : dans nos solennités on voit assis, côte à côte, le prêtre catholique, le ministre protestant, le rabbin des Israélites ; chacun d'eux y prend la parole à son tour, et est écouté avec le même respect.—

Montréal est une belle ville, située sur une île mesurant trente milles en longueur sur dix en largeur. Elle est bâtie en pierre ; sa population est estimée à 150,000 âmes. Ici on remarque, dès le premier coup-d'œil, l'empreinte de la race française ; tout un quartier est habité par les descendants des colons venus, pour la plupart, de la Normandie. Partout où il y a une inscription en anglais, elle est répétée en français. Tous les documents publics, municipaux et législatifs, ou ayant trait à l'éducation, sont imprimés dans les deux langues. Parmi les monuments religieux, c'est le caractère catho-

lique qui domine : sur soixante-quatorze églises, vingt appartiennent au culte catholique ; les autres se divisent entre Presbytériens, Episcopaliens, Méthodistes, etc. Il n'y a qu'une église protestante française. Les Israélites y ont deux synagogues. Il me semblait voir une ville de l'ancienne France, telle que l'esprit se la représente avant la révolution de 1789. Les membres du Conseil municipal s'appellent encore les échevins ; le maire porte la robe noire avec hermine et revers rouge et la toque. Les membres du barreau et les juges portent la robe et la toque. Le juge de la Cour Suprême porte la perruque.

La population franco-canadienne s'accroît avec une rapidité étonnante, quoiqu'il n'y ait pas d'immigration française ; les enfants, fortement constitués et riches de santé, atteignent en très-grand nombre l'âge adulte. Dans les mariages entre les familles canadiennes et les étrangers, c'est l'élément exotique qui est absorbé : ainsi qu'un Irlandais épouse une jeune fille issue d'ancêtres français, les enfants nés de cette union parlent la langue de leur mère et grandissent en vivant à la française.

Les églises catholiques de Montréal sont des monuments, dont l'ampleur et la richesse font comprendre l'importance du lien religieux parmi les Canadiens de descendance française. L'église de Notre-Dame a des siéges pour douze mille personnes, et peut contenir jusqu'à quinze mille assistants, quand la foule s'y entasse aux jours des grandes solennités.

Le peuple canadien jouit d'une liberté au moins égale à la nôtre. Le Gouverneur est le seul fonctionnaire anglais qui soit payé et logé par les indigènes ; son salaire est de 60,000 piastres ; un palais est mis à sa disposition. Les Canadiens ont, comme nous, le suffrage universel ; ils élisent eux-mêmes tous leurs fonction-

naires. Leurs taxes, réglées par eux, sont moins fortes que les nôtres; ils prélèvent un droit sur les importations anglaises, comme sur celles des divers pays avec lesquels ils ont des rapports commerciaux. Le droit de citoyenneté parmi eux s'acquiert avec la plus grande facilité; il suffit de prêter le serment d'allégeance à la reine. Les célibataires du sexe féminin et les veuves ont le droit de vote dans les questions d'intérêt local.

La ville de Montréal est dominée par une montagne qui s'élève à sept cents pieds au-dessus du niveau du St. Laurent.

Québec se compose de deux villes, la ville basse et la ville haute; la partie supérieure de la presqu'île sur laquelle elles sont assises, est occupée par la citadelle. Tandis qu'à Montréal on parle à peu près également les deux langues, à Québec c'est le français que l'on entend parler presque exclusivement. Québec, Montréal et Toronto possèdent des parcs que leur envieraient beaucoup des plus grandes villes d'Europe. A quatre milles de la ville, un vaste établissement pour les aliénés a été construit aux frais d'une réunion de personnes riches.

Certains priviléges et usages de l'ancien régime de la mère-patrie, se sont perpétués au Canada. Le clergé y possède féodalement de vastes étendues de terre: il vend le droit de les exploiter. Politiquement le pays est divisé entre Conservateurs et Libéraux; la population anglaise figure dans les rangs des Conservateurs.

Selon une tradition, le nom de Canada aurait pour origine une expression iroquoise signifiant *amas de cabanes*. Il y en a une autre qui le rattache à une circonstance bizarre et presque plaisante. Au commencement du seizième siècle, s'il faut en croire cette seconde interprétation, des Espagnols, après avoir exploré le pays, et n'y trouvant aucune mine d'or, ni d'argent, se retirèrent

en disant: "Aca nada," *ici rien.* Les naturels retinrent ces deux mots, et les répétèrent aux Français qui vinrent plus tard; ceux-ci entendirent *Canada*, et, croyant que les Indiens leur apprenaient le nom du pays, ils le lui conservèrent.

Jacques Cartier, de St. Malo, remonta le St. Laurent en 1537, prit possession de la contrée au nom de François Ier, et lui donna le nom de Nouvelle France. Malgré la conquête anglaise, il se pourrait bien que le Canada fût destiné à devenir une France américaine. L'inepte gouvernement de Louis XV, en le sacrifiant, n'eut pas la moindre idée de l'énorme perte qu'il faisait. Mais il était permis jusqu'à un certain point aux ministres du roi de méconnaître la valeur de cette possession lointaine, lorsqu'un homme d'esprit comme Voltaire faisait si bon marché de ce qu'il appelait quelques arpents de neige. Ces quelques arpents de neige sont devenus un des centres les plus importants de la civilisation dans le Nouveau-Monde. Des lignes de steamers à grande vitesse les mettent régulièrement et fréquemment en contact avec les rivages opposés de l'Atlantique; une ligne de chemin de fer part de Québec et aboutit à la baie de Vancouver; là, elle rencontre des navires à vapeur qui transportent les marchandises au Japon et en Australie. De chaque côté de cette longue voie ferrée, surgissent des villages qui ne tarderont pas à devenir des villes. Le Canada ne s'étend pas seulement à l'ouest, il gagne du terrain au nord. Dans cette dernière direction, le climat n'est pas aussi froid qu'on le craignait; le blé et la vigne croissent dans les terres nouvelles conquises à la culture.

Telles sont les impressions que je rapporte d'une rapide tournée au Canada; mais elles seraient incomplètes, si je ne vous disais que j'y ai été reçu partout

avec une cordialité dont je ne perdrai jamais le souvenir. Je dois mentionner spécialement M. Chauveau, membre correspondant de notre Société ; je ne saurais vous dire combien je l'ai trouvé affable et empressé à me renseigner sur tout ce qui pouvait m'intéresser. Les Canadiens considèrent la Louisiane comme une sœur cadette; ils n'ont pas tort, nous appartenons comme eux, par les liens de notre origine, à la grande famille française, et c'est de chez eux que sont venus ici des pionniers civilisateurs dont les petits-fils portent des noms qu'on retrouve, à chaque pas, à Montréal et à Québec.

Séance du 12 Novembre 1886.

Presidence de M. Alcée Fortier.

Le procès-verbal de la séance du 22 octobre est lu, et adopté après quelques explications de M. le Dr. Devron pour compléter deux passages où des détails de sa tournée au Canada ont été omis.

Ancienne Louisiane.

M. le Dr. Devron met sous les yeux des assistants une carte de géographie, dressée en 1741 par Mathieu Seutter d'après celle de De l'Isle. * Ce curieux document montre les positions occupées alors par les colonies françaises et anglaises dans l'Amérique septentrionale ; elles sont bien différentes de ce qu'elles seront un siècle plus tard. La Nouvelle France, ou Canada, couvre un espace au moins quatre fois plus étendu que celui des établissements anglais. La Louisiane, qui se nommait aussi la Floride, comprend tout le pays que bornent à l'est les

* M. le Dr. Devron possède la carte de Guillaume De l'Isle publiée à Amsterdam en 1708.

monts Apalaches, à l'ouest les Montagnes Rocheuses, au nord la terre des Osages et l'Ohio, au sud le Rio del Norte et la presqu'île floridienne. Un bon cinquième de cette carte est réservé à une composition symbolique, dessinée par Gottfried Rogg et gravée par M. Rhein, dans laquelle on croit reconnaître une satire à l'adresse du fameux Law. Une Renommée, les ailes ouvertes, domine tout le tableau; à sa trompette est suspendue une bannière sur laquelle on lit: "*Aureum Seculum.*" Au-dessous d'elle, la Fortune, debout sur un globe ailé, d'une main penche une urne d'où tombe un flot de pièces de monnaie, de l'autre agite au vent une banderolle portant pour devise: "AUDENTES FORTUNA JUVAT." A la droite, des Amours, le sourire sur les lèvres, apportent des papiers où sont inscrits les titres des actionnaires; plus bas, une femme personnifiant sans doute la conception financière, distribue les actions à la foule avide de s'enrichir; près de sa tête se déroule un ruban avec ces mots: "QUALIS RES TALIS SPES." Cette femme ayant un pied appuyé sur une ancre, on peut aussi la considérer comme symbolisant l'Espérance. Du même côté, un arbre s'élève, à quelque distance dans la campagne: des hommes y grimpent pour cueillir les fruits d'or dont ils le croient chargé; parvenus aux branches, ils perdent l'équilibre, tombent et se cassent le cou. A gauche de la Fortune, un Amour attristé tient un sac vide, et fait un geste de compassion en regardant un groupe d'hommes que leur crédulité a ruinés; au premier plan de ce groupe, un désespéré se perce de son épée.

Le milieu du tableau, en bas, est occupé par le piédestal sur lequel est posée la boule sur laquelle la Fortune se tient debout.

Au bas du piédestal, deux Amours assis découpent des

actions; à côté d'eux, le dessinateur a placé deux enfants non pourvus d'ailes; ils sont debout, et font des bulles de savon.

Un des coins de la carte contient un cartouche, dans lequel on lit sous ce titre REMARQUES l'inscription suivante que le procès-verbal reproduit textuellement avec sa singulière ponctuation.

Des deux fameuses rivieres qui coulent dans ce pays, la premiere, qui est celle de S. Laurens, fut decouverte l'an 1535. *par Jacques Cartier, etc. la Seconde, qui est celle de Mississipi, en* 1673. *par le Sr Jolliet en* 1680, *par le Sr Decan,* * *etc. en* 1683. *par Sr de la Salle, Ce pays a aussi plusieurs Lacs, dont les Principaux sont Traci ou le Lac Supérieur, qui a* 600 *lieües de tour; celui des Ilinois qui en a cinq cens, celui d'Erie qui a* 140. *lieües de long. celui des Hurons qui en a* 300. *de tour; celui de Frontenac, qui en a* 80. *d'Orient en Occident etc. plusieurs autres dont il est parlé ailleurs.*

M. le Dr. Devron cite quelques lignes empruntées d'une *Histoire de la Floride française* par Paul Gaffarel, ancien élève de l'Ecole normale Supérieure, Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.

"La Floride resta donc aux Espagnols. Mais cette contrée devait une fois encore, au siècle suivant, être fatale à la France. Pendant la guerre de sept ans, en vertu du pacte de famille, signé entre tous les princes de la maison de Bourbon, l'Espagne avait joint ses flottes à celles de la France contre l'Angleterre (1761). Elle fut punie de sa tardive intervention par la perte de plusieurs de ses colonies, et entre autres de la Floride, qu'elle céda à l'Angleterre par le traité de 1763. Louis XV crut alors de sa dignité de donner à son malheureux allié une compensation territoriale, et il lui céda la

* Acault est le vrai nom de cet explorateur.—(Note du Dr. Devron.)

magnifique et fertile Louisiane comme indemnité pour la Floride perdue. C'était peut-être agir en parent dévoué, mais assurément en souverain inintelligent."

M. le Dr. Devron cite aussi un passage de l'ouvrage de D. Jose Antonio Saco: HISTORIA DE LA ESCLAVITUD de la raza africana en el Nuevo Mundo y en especial en los paises américo-hispanos.

"Para bien comprender esto, preciso es recordar que en año de 1761 ajustóse entre los Borbones de Francia y de España una convencion funestísima para ésta y conocida en la historia con el nombre de *Pacto de familia*. Por el articulo 18 convínose en que una de las dos naciones debia, con las conquistas que pudiera hacer á consecuencia de una guerra, indemnizar á la otra de las perdidas que hubiera potido tener durante ella. La Habana, segun hemos dicho, habia caido en poder de los ingleses en 1762, y esta conquista hubiérales asegurado la dominacion de toda la isla de Cuba. Perdida grande hubiera sido esta para España; y así fué que deseando ella recobrarla integramente, ofreció á Inglaterra por el art. 19 de los preliminares de paz ajustados en Fontainebleau el 3 de Noviembre de 1762, darle en cambio les países que poseía al oriente del Misisipi. Comprendianse las Floridas en esta cesion, y los ingleses la aceptaron, pues tenia para ellos, además de los Estados-Unidos que aun poseian, la ventaja de extender sus colonias hasta las aguas del golfo mejicano, y continuar su contrabando en Méjico y en otros países. España reclamó entónces de Francia, que habiendo perdido las Floridas, ella debia indemnizarla en virtud del art. 18 del Pacto de familia; y deseando el gobierno fancés conservar la alianza de España, accedió á la pretension del gabinete de Madrid, traspasándole la Luisiana por un tratado particular." *

* NOTE DE M. LE DR. DEVRON. — La cession de la Louisiane à l'Espagne, par suite du Pacte de Famille, est traitée *in extenso* dans l'Histoire de la Louisiane par Barbé-Marbois. Paris 1829. MM. Gaffarel et Saco se sont probablement pourvus à cette source.

Séance du 26 Novembre 1886.

Presidence de M. Alcée Fortier.

A huit heures M. le Président ouvre la séance.

Le procès-verbal de la séance du 12 novembre est lu et adopté.

M. Peytavin a la parole. Il donne un aperçu d'un travail publié par M. le Général Joseph L. Brent de la paroisse Ascension, sur les fortifications mobiles. L'auteur assure que des forts se mouvant sur des chemins de fer construits de façon à protéger les rails contre les projectiles de l'ennemi, seraient plus efficaces pour la défense d'un pays que les ouvrages à demeure de l'ancien système; il croit que, grâce à ce nouveau mode de résistance, il sera possible même à de petites puissances telles que la Belgique, la Hollande et le Danemark, de se garantir contre des armées dont la supériorité réside surtout dans le nombre. Il suit de là que les divers Etats n'auraient pas besoin d'épuiser leurs ressources financières, pour entretenir d'immenses multitudes armées, et que, par conséquent, des millions de bras pourraient être rendus aux travaux de l'agriculture et du commerce.

Lecture est donnée d'une circulaire signée par M. François Tujague annonçant que l'Union Française, dont il est le président, ouvre une école pour les élèves du sexe féminin. Il est décidé que cette communication sera insérée dans les comptes-rendus de l'Athénée.

M. le Président parle du présent pécuniaire qu'une dame a généreusement fait à l'Université de Tulane pour la fondation d'une école de filles. Les élèves occuperont un corps de logis à part. L'enseignement du

français fera partie du programme d'instruction. La presse de notre ville ayant assuré que Mme Newcome est la personne à qui la Nouvelle-Orléans devra ce nouvel établissement, l'Athénée est heureux d'inscrire ce nom dans son procès-verbal, et d'exprimer les sentiments de gratitude que lui inspire la libéralité de la donatrice.

M. le Président fait aussi savoir que l'Université prépare une série de conférences pour cet hiver, et qu'on l'a prié de vouloir bien se charger de celles où la langue française serait employée.

M. le Dr. Devron communique les notes suivantes. Christophe Colomb ne découvrit pas l'embouchure du Mississippi. Mais aucune tradition ni aucun document ne nous apprennent qui en fit véritablement la première découverte. La carte d'Amérique de Tolomeo publiée à Venise en 1513, et dont je possède un fac-simile, donne le tracé d'une rivière avec un delta dont la position et la forme sont plus exactes que dans les cartes du siècle suivant.

En 1521 une carte dressée par un arbitre, pour décider la priorité de découverte sur la côte nord de la Floride, décida en faveur d'un nommé Garay qui l'avait explorée en 1518, et cette même carte plaça sur la partie assignée à Garay la rivière Mississippi, lui donnant le nom de Rio del Espiritu Santo ou Rivière du Saint-Esprit.

En 1535 Cabeça de Vaca, membre de l'expédition de Pamphilus Narvaez entreprise en 1528, après des naufrages et la destruction de la plus grande partie du matériel et du personnel de l'exploration, regagna le Mexique par la voie de terre. Il avait passé sept ans parmi les Indiens qui en avaient fait d'abord leur esclave; mais il avait ensuite réussi à s'assurer leur vénération en se constituant leur médecin. Pour rejoindre les Espagnols au Mexique, il dut nécessaire-

ment traverser le Mississippi. Dans ses mémoires il ne dit rien qui distingue ce fleuve des autres cours d'eau qu'il rencontra sur sa route ; ce qui s'explique par son désir de revenir dans une contrée dont il voulait obtenir la vice-royauté. Mais on l'envoya dans l'Amérique du Sud.

De Soto, autre explorateur et conquérant de la Floride en 1541, découvrit le Mississippi. Il mourut sur ses bords, et fut enseveli au printemps de 1542. Son successeur, Muscoso, après avoir essayé comme Cabeça de Vaca d'arriver au Mexique par terre, revint sur ses pas, après s'être avancé à une distance de sept cent milles, et s'arrêta au village indien d'Aminoya. Là il construisit sept brigantins, faisant des clous avec les chaînes destinées aux Indiens qu'il aurait réduits en esclavage. Ces brigantins furent achevés en juin 1543, et le 2 juillet trois-cent-quarante-deux Espagnols s'y embarquèrent, et, poursuivis par les indigènes, descendirent jusqu'au golfe du Mexique qu'ils atteignirent le 19 juillet, après un voyage de deux-cent-cinquante lieues. De là ils se rendirent à Tampico, au grand étonnement du vice-roi et des habitants du Mexique.

Le 17 juin 1673 Joliet et le Père Marquette, portés par deux frêles canots, entrèrent dans le Mississippi auquel ils donnèrent le nom de Rivière de la Conception. Ils poursuivirent jusqu'à la rivière des Arkansas, et revinrent persuadés que le grand fleuve qu'ils remontaient allait déboucher dans le golfe du Mexique.

En 1680 le Père Louis Hennepin, sur l'ordre de La Salle, explora le Mississippi de la rivière des Illinois aux chutes de St. Antoine.

Le 6 février 1862 La Salle, avec Tonti, le Père Membré, d'Autray, une petite troupe et quelques guides indiens, s'embarqua sur le Mississippi qu'on nomma la

Rivière Colbert, et arriva aux passes le 6 avril. A leur retour le 9 du même mois, M. de la Salle, dit Tonti, fit arborer les armes du roi et une croix, et y chanta le *Te Deum*. " On y fit trois décharges, et après avoir mis en terre une plaque de plomb où les armes de Sa Majesté étaient gravées, M. de la Salle prit possession du fleuve au nom de très-hault et très-glorieux prince Louis le Grand, roy de France et de Navarre. Le 10 nous remontasmes le fleuve."

La lecture d'une lettre accompagnée de deux poésies, adressée au Secrétaire par M. Fournier, membre correspondant, termine la séance.

CAMMA,

RÉCIT HISTORIQUE.

En Asie comme en Europe, l'aigle romaine, avait eu raison des fiers Gaulois. On dirait que les vainqueurs et les vaincus de l'Allia, se suivent sur tous les points du globe, pour vider la vieille querelle du Capitole. A mesure que Rome étend son empire, la puissance gauloise tombe et disparaît. Mais intrépides champions de la liberté, ils sont ses derniers défenseurs. Seul, le génie d'un Vercingétorix (1) a pu balancer un instant la fortune du grand César, et quand la terre entière subit le joug des maîtres du monde, il leur faut une trahison pour venir à bout du vaillant Caragtag ! (2) Bien longtemps avant que les enseignes consulaires eussent osé franchir les Alpes, la Galatie, (3) dernier boulevard de

(1) Vercingétorix — Général des Gaulois, dans leur guerre contre César. Il vainquit ce dernier, sous les murs de Gergovie en Auvergne.
(2) Caractag — Célèbre chef des Gaulois d'Angleterre.
(3) Galatie — Partie de l'Asie, occupée par les Gaulois. Les Galates étaient partagés en trois hordes : Les Tectosages, les Trocures, les Tolistoboïes. Chaque horde était subdivisée en tribus, commandées par des chefs, que les Grecs nommaient Tétrarques.

l'indépendance asiatique, avait succombé sous le poids des armes romaines. Mais, si le brave Ortiagon (4), humilié devant le triomphe de Manlius (5), avait entraîné par sa défaite, la chute de la nation, celle-ci ne cessa point d'exister. Ne pouvant commander en maîtres, ces nobles Galates s'en consolèrent, en s'adonnant au luxe et aux plaisirs. La langue et les usages nationaux s'altérèrent sensiblement par la fusion du peuple avec les Grecs et les Phrygiens. Le nom Gaulois disparut à la longue, mais pendant bien longtemps encore, la valeur, la loyauté, le caractère violent et passionné et l'originalité individuelle, qui sont les traits saillants de la nation gauloise, se perpétuèrent chez les descendants des guerriers de Luthar. Au milieu de la volupté orientale, leurs femmes se firent un titre d'honneur de leur vertueuse fidélité. C'est un trait authentique, tiré de l'histoire de cette époque, que nous allons raconter.

I.

L'ADIEU.

Les derniers rayons du soleil couchant venaient de s'éteindre dans un nuage de pourpre. La nuit, une nuit d'avril, tiède et parfumée, semblait monter des profondeurs de l'Halys (6). Lentement l'ombre s'étendait sur les rives boisées du fleuve et sur la vaste plaine que traversait la route d'Ancyre. Des myriades d'étoiles brillaient silencieusement dans l'immensité du firmament, tandis que la brise venait expirer en murmurant sous les feuilles. Brusquement, aux portes de l'aurore, une teinte irisée se détache sur le bleu sombre du ciel ; lueur pâle d'abord, puis bientôt douce auréole, et la lune se dégageant de ses voiles vient animer la nuit de ses

(4) Ortiagon — Chef des Galates, vaincu par Manlius.
(5) Manlius — Consul romain, qui vainquit les Galates.
(6) Halys — Rivière d'Asie, aujourd'hui nommée Kisil Ermak.

reflets argentés. Ce n'est que sous le brûlant équateur, dans l'éternelle solitude de l'océan ou dans l'immensité des forêts et des plaines désertes, que l'on peut jouir dans toute sa beauté de ce spectacle féerique, l'un des plus admirables parmi les merveilles de la nature. Insaisissable et indescriptible, car ni plume ni pinceau, ne pourront jamais rendre cette vaporeuse clarté et ce charme alanguissant, si calme et si enivrant à la fois.

Phœbé montait toujours inondant la terre de sa chatoyante lumière ; sous cette pâleur argentée dans cette transparence diaphane, le paysage se transformait et prenait un aspect fantastique ; on eût dit que cette plaine fatiguée des feux du soleil, se réveillait pour revivre d'une autre existence. La longue route blanche ne soulevait plus ses nuages de poussière ; les arbres, doucement bercés par le zéphyr, s'inclinaient en frémissant sous ses caresses. Dans les champs, lis et marguerites épanouissaient leurs corolles, pour boire les gouttes de rosée que le balancement de leurs tiges faisaient étinceler comme des diamants. Le turbulent Halys lui-même semblait dormir sous l'abri de sa voûte fleurie, dont le parfum montait comme une hymne à la Divinité.

Dans ce sombre massif de verdure, une masse blanche miroitait à la clarté de la lune ; c'était le palais du Tétrarque Sinat, l'un des plus puissants chefs de l'ancienne nation Tectosage et qui, selon l'habitude gauloise, venait se délasser sous ces frais ombrages des soucis du commandement. Dans les splendides jardins du Tétrarque, sur un banc qui dominait la route, une femme était assise : c'était Camma, la jeune mariée de Sinat, prêtresse de Diane, aussi célèbre par sa beauté que par sa fin tragique ! Sa robe blanche faisait ressortir la grâce délicate de son corps ; une magnifique chevelure blonde l'enveloppant comme d'un manteau, encadrait son charmant

visage dont la blancheur rosée était animée par deux yeux noirs aux effluves magnétiques. Malgré l'éclat de ses dix-huit printemps, elle paraissait triste et rêveuse sous la torsade de perles qui ornait son front pur. Mais soudain, rayonnante, elle releva la tête et porta la main à son cœur en murmurant " C'est lui ! " Deux cavaliers en effet, venaient d'apparaître au bout de l'avenue ; l'un d'eux, brun, grand et mince, au teint bronzé par le soleil, à l'allure noble et fière, mit pied à terre en l'apercevant et congédiant d'un geste son écuyer, qui disparut aussitôt, s'avança vivement vers elle. — Enfin, mon doux Seigneur, vous voici donc, s'écria la jeune femme en se jetant dans ses bras, le regard étincelant d'amour.—Que tu es belle et que je t'aime ! murmura Sinat la contemplant avec ivresse. — Et, c'est pour cela que depuis trois mortelles journées vous me laissez seule, en proie à la tristesse ? reprit la jeune femme. Est-ce aussi cet amour, continua-t-elle en souriant, qui vous rend si soucieux, après deux mois de mariage ? Vois, Sinat, ajouta-t-elle, en inclinant sa tête sur son épaule et le caressant de ses cheveux d'or, je me suis faite belle pour t'attendre et je me suis parée de ces fleurs que tu préfères, car je savais, mon bien aimé, que tu ne m'oubliais pas ! Sa douce voix s'était faite plus douce encore ; à travers ses paupières demi-closes, ses beaux yeux brillaient comme des diamants, sa taille souple s'abandonnait avec tant de langueur, au bras de Sinat, que celui-ci pouvait sentir les battements de ce cœur qui ne vivait que pour lui.—Mais, qu'as-tu donc ? s'écria-t-elle en voyant le guerrier pâlir et se troubler, on dirait que tu souffres?—Oui, répondit-il d'une voix altérée par l'émotion, je souffre cruellement, car je t'aime à en mourir et pourtant il me faut te quitter !—Me quitter, répéta la jeune femme devenue pâle comme une morte ?—Hélas ! chère adorée, reprit le Té-

trarque, par pitié pour mon amour, ne m'enlève pas le peu de courage qui me reste. Ah ! combien ce titre que j'étais si fier de mettre à tes pieds, me paraît lourd à porter. Mais il le faut, l'honneur l'exige, le devoir le commande et je dois lui obéir. Non contents de rançonner nos alliés, les Parthes ont envahi notre territoire ! La guerre, que je t'avais cachée, jusqu'aujourd'hui, désole nos frontières. L'armée de Sinorix est presque détruite, et dans leur joie insolente, nos ennemis ont osé rêver l'anéantissement de notre Empire. Mais, reprit le gaulois, en s'animant par degrés, ils ont compté sans leurs maîtres ; ils ont oublié ces journées glorieuses dans lesquelles Léonor et Luthar (7), à la tête d'une poignée d'hommes, ont confondu l'orgueil des souverains de l'Asie ? Les descendants de ces héros seront dignes de leurs ancêtres. Nous avons tous juré de ne jamais revoir nos foyers, tant qu'un seul ennemi resterait sur le sol de notre patrie ! A l'unanimité nos chefs m'ont désigné pour commander l'armée, qui va voler au secours de Sinorix et dans deux heures je dois les rejoindre. Tandis qu'il parlait, la jeune femme s'était laissée tomber sur le banc de marbre, qu'elle occupait au début de notre récit. Elle aussi avait l'âme fière et intrépide et descendait d'une famille illustre par sa valeur ; mais la guerre avait fauché son père et ses cinq frères. Elle se souvenait, bien jeune encore, d'avoir vu le cadavre du dernier, tué à seize ans, dans un combat de cavalerie contre ces mêmes Parthes, que Sinat allait combattre. Elle eut cette atroce vision ! Son bien-aimé, celui à qui son cœur et sa vie appartenait, mourant loin d'elle, son dernier soupir broyé sous les pas des chevaux de ces farouches ennemis ! Malgré sa vaillance, son cœur se brisa et un

(7) Léonor et Luthar — Chefs des Gaulois, dans leur conquête de l'Asie Mineure.

sanglot douloureux vint expirer sur ses lèvres. Sinat s'exaltait au bruit de ses belliqueuses paroles, mais en présence du désespoir de celle qu'il adorait de toute la puissance de son âme, son ardeur s'évanouit. Il oublia la guerre, ses dangers et ses triomphes ; s'asseyant près de sa femme, il l'attira sur son cœur, la berçant de caresses, séchant ses larmes avec des baisers, lui murmurant de douces paroles d'amour ! Il lui parla du retour, l'enivra de sa flamme, si bien que la pauvre Camma, au contact de cette passion brûlante, oublia ses angoisses pour savourer son bonheur. Mais, tout à coup, le son d'une trompette vint les arracher à leur délicieuse étreinte.—Adieu mon idole, s'écria Sinat en se levant, je pars pour ne revenir que plus digne de toi, c'est-à-dire vainqueur et glorieux !—Va, dit Camma, en mettant son âme dans un dernier baiser, mais souviens-toi que, si tu meurs, je ne te survivrai pas ! Puis détachant vivement l'un de ses bracelets, elle le passa au poignet de son mari, en lui disant : " Il te portera bonheur " ! ! !....

II.

SINORIX.

Sur les confins de la Perse, dans une gorge de montagnes entourée d'épaisses forêts, une armée gauloise campait avec l'insouciance et le désordre particuliers à cette nation. Chefs et soldats se confondaient dans un tumulte joyeux, préparaient leurs armes, riaient, festoyaient et s'enivraient en pensant à la bataille qu'on leur avait promise pour le lendemain. A travers tout ce tapage, deux hommes s'éloignaient à grands pas se dirigeant vers la forêt. Quand ils eurent presque perdu le camp de vue, l'un d'eux s'arrêta en s'écriant avec colère : " Mais par Teutatès, Sinorix, vas-tu enfin m'expliquer " pourqui tu m'as fait venir, et pourquoi tu t'es fait le

" très-humble vassal de ce Sinat que je hais ? " L'homme que son compagnon avait nommé Sinorix s'arrêta à son tour. D'un blond tirant sur le fauve, il était grand et fort, mais quoique ses traits fussent d'une régularité parfaite, l'étrange regard de ses yeux gris d'acier donnait à son visage une expression dure et cruelle. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui ; puis, voyant qu'ils étaient bien seuls et que nulle oreille humaine ne pouvait les entendre, il vint se placer devant son interrogateur. Une sombre et implacable résolution se lisait sur ses traits devenus livides : Coman, dit-il d'une voix sourde, je t'ai fait venir ici pour savoir si je puis compter sur toi, sur ton amitié, sur ton courage, ton silence ? Pour savoir surtout si ta haine contre ce Sinat maudit est égale à la mienne ? J'ai juré sa perte, son sort est entre mes mains et si tu veux m'aider, demain le soleil levant n'éclairera que son cadavre ! Nul, tu le sais, ne peut balancer ma puissance, et mes richesses sont inépuisables. Tout ce que tu pourras rêver tu l'auras — l'or, les pierreries les plus rares et les perles les plus fines ruisselleront dans tes mains, comme les vins de flamme dans ta coupe. Les divins parfums que les Persans réservent pour leurs rois enchanteront ton sommeil des songes les plus voluptueux. Je te donne à choisir le plus superbe de mes palais et les plus belles de nos captives et si tant de faveurs ne te suffisent pas, j'y joindrai le titre de Tétrarque et la main de ma sœur, car le service que j'attends de toi est au-dessus de toute récompense.—Oh ! oh ! fit Coman en riant d'un mauvais rire, je commence à comprendre pourquoi le tout-puissant Sinorix sera cette nuit l'écuyer de son cousin Sinat. Certes, je le haïs mortellement et serai trop heureux de me venger de lui. Te souviens-tu de cette jeune arménienne qu'il m'arracha des mains à la prise de Zéla ? Il y a trois ans, quelle superbe créa-

ture ! Je fis l'impossible après le combat pour la retrouver, mais cet imbécile de Sinat l'avait de suite rendue à son père, et tous deux avaient pris la fuite. Mais, continua Coman, revenant au sujet de la conversation, ceci ne m'explique pas pourquoi tu veux aujourd'hui la mort de ton cousin, dont tu étais le grand ami ?—Tu vas l'apprendre, reprit Sinorix d'un ton farouche ; écoute-moi bien et ne m'interromps pas. Il y a six mois, quand la guerre éclata, je briguai l'honneur de commander l'armée d'attaque. Une effrayante fatalité sembla peser sur l'ouverture de cette campagne. Le conseil suprême m'avait donné l'ordre d'attendre qu'une seconde armée fut organisée avant d'engager une affaire décisive. Mais cet ordre, je n'en tins aucun compte. Désireux de me signaler, jaloux surtout de vaincre sans Sinat qui, je le savais, devait commander cette seconde armée que l'on assemblait en toute hâte, j'attaquai dans une position défavorable des forces quatre fois supérieures aux miennes et je fus cruellement puni de ma folle témérité ! Malgré mes efforts désespérés et l'héroïque valeur de mes guerriers, je dus céder au nombre et reculer devant l'ennemi. Ce premier échec ne fut malheureusement que le prélude d'un plus grand désastre. Comprenant l'impossibilité de retraiter en face d'un ennemi vainqueur, je résolus de me retrancher dans une position qui me permît d'attendre l'arrivée des renforts ; mais les Parthes avaient surpris mon projet, et ne me donnèrent pas le loisir de l'exécuter. Suivant la tactique familière à ce peuple, ils me laissèrent d'abord rétrograder, sans m'inquiéter, mais au passage du Sangarius (8), alors que mon avant-garde était déjà engagée dans les eaux du fleuve, leurs nombreux escadrons tombèrent comme la

(8) Sangarius — Autre rivière, appelée maintenant le Saharia.

foudre sur les débris de mon armée. Une lutte horrible s'engagea ! surpris dans leur marche, embarrassés de bagages et de blessés, démoralisés par leur première défaite, nos guerriers, malgré cela, opposèrent aux nuées d'ennemis qui s'élançaient sur eux une résistance admirable ; mais vaincre était impossible, nous ne combattions déjà plus que pour mourir. Résolu de périr en Gaulois, je tentai de rallier l'élite de nos vétérans pour faire avec eux une charge désespérée. Nos redoutables adversaires profitèrent de la confusion qu'occasionna ce mouvement pour achever notre massacre. Pressant leurs agiles chevaux du désert, nous enveloppant dans les replis de leur longue ligne hérissée de lances qui se tordaient autour de nous comme un serpent monstrueux, ils se ruèrent sur nous comme un ouragan de fer ; alors ce ne fut plus un combat, ce fut une boucherie ! Formés en carré, sous le couvert de leurs boucliers, les braves qui m'entouraient tombèrent un à un sous les charges réitérées de ces essaims de cavalerie, si légers et si rapides que la panthère seule peut surpasser leur merveilleuse souplesse. Combien de temps dura ce carnage ? Je l'ignore.... Atteint d'un javelot en pleine poitrine, je perdis connaissance et roulai sur un tas de morts et de mourants. Quand je revins à moi, j'étais sous ma tente où mon écuyer m'avait fait transporter et j'appris avec stupeur que la bataille était gagnée. Sinat arrivant à l'improviste à la tête de son avant-garde, avait surpris nos ennemis dans le désordre de leur victoire et sauvé les débris de mon armée. Depuis lors, lui seul est le maître et lui seul a dirigé la campagne. Gloire, dignité, autorité, il a tout accaparé ! Il est vrai qu'un bonheur incompréhensible l'accompagne et que toutes ses entreprises sont couronnées de succès. Il est l'idole de l'armée et quoique Cativalhe, chargé d'ans et d'honneurs, ait

rang de chef suprême, il n'est en réalité que le lieutenant de Sinat. Aujourd'hui encore, n'est-ce pas lui qui a décidé l'ordre d'attaque ? Lui encore qui doit prendre le commandement de l'armée de Gurtnat !.... Mais ce n'est pas cela qui m'a fait jurer sa perte. Il est une autre cause plus puissante sur mon âme que la jalousie du commandement. Je n'ai pas fini de te raconter mes malheurs. Bien que ma blessure ne fût pas très grave, elle ne me permettait pas de reprendre immédiatement les armes ; je revins donc à Ancyre attendre ma guérison. A mon arrivée je trouvai la ville en fête pour célébrer la victoire de notre armée. Les magistrats avaient ordonné un sacrifice solennel au temple de Diane. En ma qualité de Tétrarque, je fus invité à y assister à la tête de la noblesse. Je m'ennuyai énormément durant cette cérémonie, mais tandis que le grand prêtre marmottait les paroles sacrées qui doivent attirer la bénédiction des Dieux sur la tête des mortels, je fus frappé de la beauté de l'une dés prêtresses qui l'accompagnait. Poussé par la curiosité, je demandai son nom et fus fort étonné d'apprendre qu'elle n'était autre que Camma, la femme de Sinat. J'avais entendu parler d'elle sans y prendre garde, mais en la contemplant, je fus pris d'un violent désir de la revoir, et dès le lendemain je partis pour le château qu'elle habite sur les bords de l'Halys. Elle refusa de me recevoir ; je me nommai en disant que j'apportais des nouvelles du camp. Je fus aussitôt introduit en sa présence. Un sentiment inconscient m'avait guidé jusque-là, mais une fois près d'elle, sous la flamme magique de son regard, sous le charme de sa voix enchanteresse, ébloui et fasciné à la vue de cette merveilleuse beauté, je sentis s'éveiller en moi une passion furieuse, et n'écoutant que la fougue de mon sang, je tentai de la séduire. Oh ! mille ans je vivrais, mille ans je me souviendrais

de cette scène !.... Misérable lâche, me dit-elle, vous êtes son parent, vous vous dites son ami et vous osez m'offrir votre amour ? Et vous avez cru que moi, son épouse, je trahirais la foi jurée à mon Seigneur ? Mais sachez donc que je l'aime autant que je vous hais et vous méprise !! Oui, je l'aime ! je l'adore mon Sinat et tandis qu'il souffre et combat loin de moi, je saurai garder pur de toute tache l'honneur de sa couronne ! Elle était si belle dans sa colère, que, cédant à un emportement irrésistible, je m'élançai sur elle ; mais vive et légère comme un oiseau, elle m'échappa et me fit jeter dehors par ses esclaves. Oh ! cette femme ! cette femme, pour la posséder je donnerais tous mes trésors ! Mais d'abord, je veux me venger !! Tu connais ce secret maudit ? Puis-je compter sur toi ? — Oui, dit Coman.

(A Continuer.) GUSTAVE DAUSSIN.

GORILLA AFFINIS HOMINIS ?

(Extrait du Journal "l'Esposizione Italiana del 1884 di Torino," et traduit par le DR. DELL' ORTO.)

Par une belle journée d'été en 1884, Michele Lessona, le célèbre naturaliste italien, se promenait dans le salon de sculpture de l'Exposition Nationale Italienne à Turin. Un beau groupe en plâtre, représentant la Lutte entre l'Homme et le Gorille, appela spécialement son attention. L'homme est un nègre ; le gorille lui a arraché sa lance primitive, qu'il casse avec ses dents et avec une expression de curiosité et de triomphe, tandis qu'avec ses grosses pattes il tient l'homme cloué à terre, et il l'écrase avec l'insensibilité de la matière brute.

L'auteur Diego Sarti de Bologne, un jeune homme

plein d'enthousiasme pour son art, avait écrit en bas ce mot :

Il gorilla è affine all'uomo ?

A cette question étrange, Michele Lessona répondit par un article très remarquable et original que je viens de traduire, dans l'espoir que vous l'écouterez avec le même plaisir que j'ai éprouvé en le lisant :

Affinis gorilla hominis ? (Le gorille est-il parent de l'homme ?)

Il y a deux mille trois cent cinquante-quatre ans, le suffète Hannon partait de Carthage avec une flotte de soixante galères, trente mille personnes des deux sexes, vivres, provisions, outils et tout le nécessaire pour une grande navigation entreprise dans le but de faire du commerce, et de fonder des colonies. Cette flotte immense sortit des colonnes d'Hercule et se mit à naviguer vers le Sud côtoyant le rivage de l'Afrique occidentale. Elle dépassa ce que nous appelons aujourd'hui le Maroc, et alla jusqu'à la Guinée supérieure, où elle rencontra dans un golfe une île contenant au milieu un lac, et au milieu de ce lac une petite île. Sur cette petite île vivaient des hommes sauvages. Les interprètes dirent à l'amiral que les sauvages s'appelaient gorilles.

L'amiral Hannon, en les voyant, eut immédiatement le désir que l'homme civilisé sent toutes les fois qu'il se trouve en présence de l'homme sauvage, de s'emparer de lui, de l'amarrer, de l'enchaîner.

Une petite troupe d'hommes sauvages et poilus ! c'était une proie trop belle, et l'amiral savait très-bien comment le spectacle de ces êtres amuserait, à son retour, le bon peuple carthaginois !

Il envoya tout de suite ses hommes habillés à la poursuite des hommes poilus. Mais il leur fut impossible de les attraper. Ils s'échappèrent parmi les précipices, et se

défendaient avec des pierres. Ils réussirent néanmoins à prendre trois femelles que l'on s'empressa de tuer, parce qu'elles déchiraient avec leurs dents les chairs des gens de l'expédition. L'amiral fit mettre leurs corps dans des peaux, et plus tard ces peaux furent enveloppées dans de la paille, et suspendues dans le Temple d'Astarté à Carthage où elles étaient encore à l'époque des Romains. Vingt siècles après, ce nom de gorille, revint à la surface du monde scientifique. Au mois d'avril 1847, le Dr. Savage, un missionnaire du Comité Américain pour établir des missions dans l'Afrique occidentale, arriva à la rivière Gabon, où il rencontra son collègue, le Rév. Wilson.

M. Wilson lui montra un crâne, que les indigènes de cette contrée lui avaient donné en lui disant qu'il appartenait à un singe plus gros que les autres.

M. Savage, qui avait des connaissances profondes en zoologie, examina ce crâne avec beaucoup d'intérêt et de plaisir.

C'était un crâne très-gros, ayant deux grandes crêtes —une sur le vertex entre les os pariétaux, l'autre entre les os pariétaux et l'occiput—des protubérances osseuses énormes au-dessus des orbites, qui se continuaient sans interruption entre l'espace qui sépare les mêmes orbites —enfin une mâchoire avec des dents canines supérieures formidables.

Le missionnaire connaissait très-bien le chimpanzé, tant dans sa forme externe que dans son squelette ; mais ce singe si connu dans cette région, a un crâne si différent de celui qu'il examinait, qu'il supposa tout de suite qu'il s'agissait d'une espèce nouvelle tout à fait inconnue jusqu'à ce jour aux naturalistes. Alors il se rappela l'expédition de l'amiral Carthaginois; et croyant reconnaître

une même espèce, il appela gorille le singe auquel appartenait le crâne qu'il venait d'examiner.

Gorille! Le nom est resté, mais il est encore très-douteux que le gorille de Savage soit le gorille d'Hannon.....

Les gens versés dans l'étude de la géographie ancienne, ne savent jusqu'à quel point de la côte de l'Afrique Occidentale, a pu parvenir la flotte d'Hannon, mais ceux qui croient à une navigation assez étendue, ne la font pas aller au-delà du sixième degré de latitude nord, c'est-à-dire la limitent à la Côte d'Or. Cette latitude est trop septentrionale pour le gorille.

Selon nos connaissance modernes, le gorille vit dans les forêts de l'Afrique Occidentale entre le 2me degré de latitude nord et le 5me degré de latitude sud. Les naturalistes modernes ont appelé Terre de Gorilles cette chaîne de montagnes qui s'allonge entre Camarun et Angola, et qui est connue sous le nom de *Sierra de Cristal.* Richard Owen, l'immortel anatomiste anglais, qui aujourd'hui encore resplendit à Londres dans sa glorieuse vieillesse, reçut d'une dame missionnaire anglaise, Mme Prince, des dessins du crâne du gorille de Savage. Ces dessins faisaient remarquer le développement énorme des arcades susorbitaires.

L'impulsion était donnée. Dès lors un double travail commença parmi les naturalistes, l'étude de l'anatomie du gorille et l'étude de ses mœurs à l'état libre et dans l'état de captivité.

Crânes, différents os, squelettes entiers, gorilles en chair conservés dans de l'esprit de vin, leurs peaux, et finalement gorilles vivants furent envoyés en Europe.

Le gorille n'est pas l'animal si fier et dangereux, que les récits de Du Chaillu nous ont fait croire. Le gorille

n'attaque pas l'homme, mais il l'évite et il ne se défend que quand il y est forcé.

Il se nourrit de fruits et de plusieurs espèces de plantes.

M. Koppenfels nous dit avoir assisté à un dîner de famille de gorilles. Le chef était assis à son aise, la femme et les deux fils détachaient les fruits de l'arbre, pour les lui donner; mais s'ils ne faisaient pas assez vite, ou s'ils prenaient la liberté d'en mettre quelques uns dans leur bouche, le mari et père leur faisait sentir sa mauvaise humeur soit par un fort grondement, soit encore plus efficacement par de terribles soufflets.

Le gorille aime aussi la viande—il fait la chasse aux petits mammifères, aux oiseaux et leurs œufs, aux reptiles, aux insectes. Quand il rencontre un animal gros, qui, blessé par un chasseur, est allé mourir dans un endroit lointain de la forêt, il le dévore. Il dévore aussi l'homme qu'il trouvera mort, ou qu'il aura tué lui-même.

Les petits gorilles vivants emportés en Europe étaient omnivores, et avides spécialement de viande.

On fit beaucoup de bruit au sujet de Mafuca, la célèbre femelle singe, qui en 1875 et en 1876 fit courir tous les naturalistes au jardin zoologique de Dresde, où elle était exposée.

Mafuca était ni gorille ni chimpanzé, mais quelque chose entre les deux. On a conclu que c'était une hybride, fille d'une gorille et d'un chimpanzé. M. Koppenfels nous assure que souvent, dans l'état de nature, ces unions s'accomplissent. Dans certaines localités le gorille et le chimpanzé vivent ensemble, et souvent les couples des deux espèces se font respectivement des infidélités.

Ceux de mes lecteurs qui désirent connaître d'une manière plus approfondie les choses sur lesquelles je viens

d'écrire, pourront consulter le livre du Prof. Robert Hartmann sur les singes anthropomorphes.....
Je venais de lire et de relire avec beaucoup d'intérêt ce livre vraiment précieux, quand je vis à l'Exposition le groupe en plâtre de Diego Sarti. Le gorille qui tue un nègre—et la question qu'il pose :

" *Le gorille est-il parent de l'homme ?* "

Ce groupe tourna mon imagination vers des pensées très-graves, et pour méditer à mon aise j'allai dans le café voisin, et je me fis donner de la *vernaccia* (bon vin blanc).

Je fermai les yeux, et je tombai dans une vision. Mon imagination m'avait transporté dans la terre des gorilles. J'avais trouvé toute la population en grande émotion et gaîté.

On venait d'ouvrir une grande Exposition Nationale dans une des régions les plus importantes de cette contrée très-vaste.

Il y avait toutes les espèces d'arbres, que le gorille choisit pour envoyer sa femme en haut pour dormir, tandis qu'il passe la nuit en bas avec son dos appuyé au tronc du même arbre.

Dans un département étaient exposés les huit fruits principaux que le gorille mange.

Dans un autre les animaux, que le gorille chasse.

Mais les gorilles ne faisaient aucune attention à toutes ces choses, ils couraient tous vers une grande salle, où devait avoir lieu une conférence.

Le thème de la conférence était

AFFINIS GORILLA HOMINIS ?

Le conférencier était un ancien gorille, qui déclara tout de suite que le but de sa conférence était de démon-

trer les points d'affinité entre le gorille et l'homme — et la supériorité du premier sur le second.

Il dit qu'il se proposait de développer les points suivants :

L'homme mange le gorille.

Le gorille mange l'homme.

Ces deux faits démontrent l'affinité entre le gorille et l'homme.

Mais il y a un fait éclatant qui prouve la supériorité du gorille sur l'homme, c'est que le gorille ne mange jamais le gorille, tandis que l'homme mange l'homme. Après un exorde pareil je m'endormis.... ce qui m'arrive à toutes les conférences, excepté aux miennes.

MICHELE LESSONA.

ALBERT DUFONT,
NOUVELLE LOUISIANAISE.

PAR JNO. L. PEYTAVIN, A. M.

CHAPITRE IX.

Vers les deux heures du matin l'*Eclipse* atterrit à la plantation de M. Dufont (*Pocahantas Plantation*). Non loin du débarcadère commençait une saulière qui bordait le rivage à une distance au moins d'un mille. Le saule est un arbre dont les fibres sont peu serrées ; il se nourrit beaucoup d'eau et croît généralement dans les platins ou sur les bords des rivières et des bayoux. Ses longues racines jaunes et chevelues s'étendent sur le sable et vont se perdre dans l'eau, et l'arbre au feuillage ressemblant à la chevelure de Vénus, lorsqu'il ne salue pas majestueusement la brise qui le caresse, se mire dans la surface liquide qui se déroule à ses pieds.

Un calme parfait régnait, la lune allait bientôt s'éteindre sous les bornes de l'horizon et semblait pâlir à la lumière de l'étoile du matin. La surface de l'eau avait l'aspect d'une glace réfléchissant en longue queue miroitante, les rayons argentés de Phœbé. Une rosée bienfaisante avait rafraîchi le gazon et toute la nature semblait donner l'exemple du repos.

Le calme de la nuit, cet aspect de solitude que présentait la campagne, la tristesse qui semblait envelopper la villa où s'était écoulée la plus belle partie de sa vie, faisaient éprouver à Albert Dufont une sensation étrange, mais vive et émouvante; de nombreux souvenirs se présentaient à son esprit, ceux-ci en entraînaient d'autres et le faisaient vivre de nouveau les beaux jours de son enfance. Le temps efface l'amertume qui s'attache à presque tous les incidents de la vie, et lorsque nous considérons les événements qui en caractérisent les différentes époques, ô merveille! ils se sont tous transformés en bonheur, bonheur, hélas! sans retour. Quel est celui qui n'aime pas à analyser ses sentiments, ses pensées, les causes mêmes qui les ont fait surgir? quel est celui qui ne se complait pas à relire ce que le temps a gravé dans la mémoire? Quiconque étudie l'avenir, pose les bases d'un édifice incertain; quiconque se borne au présent, se contente des éventualités sans mérite intrinsèque, mais celui qui sait s'arrêter et jeter un coup d'œil sur les événements que le passé a réclamés, sait apprécier le peu de poésie qui s'attache à la vie du plus grand comme à celle du plus humble.

Albert éprouvait en ce moment ce quelquechose d'indéfinissable que l'on ressent après une longue absence, en revoyant le toit paternel; les sentiments, les réminiscences lui comblaient le cœur et le rendaient ivre de joie et de bonheur.

—Vois-tu, Armand, dit Albert, la France est un beau pays, mais pour celui qui a vu le jour sous le ciel louisianais, vive la Louisiane.

AR.—Je ne puis parler de la France, car je ne l'ai jamais visitée, mais je sais que de tous les Etats que j'ai visités, je n'en connais pas que l'on puisse comparer à notre belle Louisiane.

AL.—Je suis convaincu que si les muses ont un lieu favori, la Louisiane doit être leur séjour préféré.

AR.—Le fait est que quiconque est sensible aux charmes d'une nuit d'été comme celle-ci, et aux beautés d'un site aussi pittoresque que celui que nous contemplons, ne saurait différer d'opinion avec toi.

(A continuer.)

CORRESPONDANCE.

L'UNION FRANÇAISE,
Rue des Remparts.

NOUVELLE-ORLEANS, 15 Novembre 1886.

M. le Secrétaire perpétuel de l'Athénée Louisianais.

Monsieur,

Le Conseil de Direction de la Société a l'honneur de porter à votre connaissance une décision prise dans l'intérêt des familles les moins fortunées de nos compatriotes.

ECOLE DE FILLES.

L'UNION FRANÇAISE ouvre une école ponr élèves du sexe féminin, à son local, rue des Remparts, près Dumaine, sous la direction de Mlle ERMANCE ROBERT (lauréate de l'Athénée Louisianais.)

Les classes auront lieu de 9 heures du matin à 3 heures de l'après-midi. Le français et l'anglais y seront enseignés. Le programme comprendra, en outre, l'écriture, l'arithmétique, etc. Le français sera la langue parlée dans l'institution.

CONDITIONS D'ADMISSION.

L'admission sera gratuite pour les élèves dont les parents seront reconnus indigents.

Pour les parents possédant des ressources suffisantes, les termes sont comme suit :

Les personnes n'appartenant pas à la Société s'y feront admettre et paieront comme quotités, $1 par mois pour une élève, et 50 sous pour chaque élève additionnelle qu'elles enverront à l'école.

Les personnes déjà sociétaires ajouteront à leurs quotités habituelles 50 sous par mois pour chaque élève.

On admettra à cette Ecole les filles des Français et de leurs descendants.

Par exception, on acceptera aussi les filles de parents étrangers. Pour ces dernières, les conditions restent à débattre.

On peut inscrire les élèves au bureau de l'Union Française, rue des Remparts, près Dumaine, chez le Président de la Société, No. 38 rue de Chartres, et chez tous les Directeurs.

Le succès de l'école du soir pour garçons, établie depuis quatre ans par la Société, nous fait espérer que cette nouvelle fondation ne trouvera pas moins de sympathies et des concours efficaces.

Nos conditions d'admission sont à la portée de toutes les bourses, et visent surtout les plus pauvres. Ces prix insignfiants sont destinés, non à couvrir tous les frais, mais simplement à diminuer les charges de la Société. Nous comptons, pour le reste, sur la libéralité de ceux qui approuvent nos efforts.

Nous vous prions instamment de contribuer à la prospérité de cette nouvelle Ecole, soit en vous inscrivant parmi ses bienfaiteurs, soit en lui envoyant des élèves.

Veuiller agréer l'expression de nos respects,

Pour le Conseil de Direction,

FRANÇOIS TUJAGUE,
Président.

Dr. PHILIPPE BERGÉ,
Secrétaire.

REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE.

REVUE BLEUE

PARAISSANT LE SAMEDI. — Fondée en 1863.

SOMMAIRE DU No. 25.

LE PARLEMENTARISME, par M. Alfred Naquet, sénateur.

LA DELEGATION FRANCAISE AUX ETATS-UNIS, note de voyage.—New-York: Hoffman House; Broadway; le chemin de fer aérien, par M. Charles Bigot.

L'EDUCATION INTELLECTUELLE, d'après Alexandre-César Chavannes.

ETRENNES 1887. — M. Georges Lafenestre: Titien. — M. Victor Fournel: Le vieux Paris. — M. Louis Barron: Les Environs de Paris. — Mme Vattier d'Ambroyse: Le littoral de la France. — M. Jules Levallois: Les maîtres italiens.—Collection Hetzel. — Maisons Hachette, Plon-Nourrit, etc.

CAUSERIE LITTERAIRE. — Mme C. Coignet: Un gentilhomme des temps passés. — MM. Legué et Gilles de la Tourette: Sœur Jeanne des Anges. — M. Charles Epheyre: Possession. — M. André Theuriet: Contes pour les jeunes et les vieux.

THEATRES.—Odéon: Michel Pauper.—Opéra-Comique: Egmont.

NOTES ET IMPRESSIONS. — Réception de M. Léon Say à l'Académie.

VARIETES.—Les jeûneurs du XVe siècle.

CHOSES ET AUTRES.

BULLETIN.